

L. D'ASCO

RÉDACTEUR EN CHEF-DIRECTEUR
Tous les Bureaux de Poste reçoivent
les abonnements à la Bavarde

ABONNEMENTS
France... UN AN FR. 12
Etranger... 18
On reçoit les abonnements de TROIS
et de SIX mois.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
Paris et Province : 27, rue de
Clignancourt.
Lyon : 35, rue Thomassin, boîte place
des Terreaux, 8, à Lyon.

LA BAVARDE

Journal d'Indiscrétions, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISSANT LE JEUDI A PARIS ET LYON ET LE VENDREDI EN PROVINCE

Mieux est de ris que de larmes escrire,
Pour ce que rire est le propre de l'homme.
François RABELAIS.

A. DE LA YOURE
ADMINISTRATEUR

ABONNEMENTS
France... UN AN FR. 12
Etranger... 18
On reçoit les abonnements de UN AN,
TROIS et SIX MOIS sans frais
dans tous les bureaux de poste

LES ANNONCES ET RÉCLAMES
sont exclusivement reçues
à l'Agence V. FOURNIER
14, rue Confort, Lyon
à Paris, à l'Agence HAVAS
8, place de la Bourse

LE DEMI-MONDE AU VINGTIÈME SIÈCLE

Tirage justifié

55,000 EXEMP.

VENTE DANS LES GARES

A date de ce numéro, les exemplaires de
la BAVARDE vendus dans les gares, seront
ceux de leur ville.

LE DEMI-MONDE

Au vingtième siècle

« Sans le secours de Mme Olympe
« Andouard qui est spirituelle jusqu'au bout
« des ongles, sans les lumières du
« zouave Jacob que je considère comme
« l'un des plus remarquables roublards
« qui soient, j'ai pu, mettant l'œil au
« kaleïdoscope de l'avenir, jeter un coup
« d'œil anticipé sur l'année 1930. — Je
« suis heureux de servir cette petite
« primeur à mes lectrices. »

25 octobre. Il est huit heures du matin.
Déjà les ballons à vapeur sillonnent
l'espace. J'ai vu passer, il y a quelques
minutes, l'esquif aérien de la célèbre
mondaine Bénédicte de Saint-Lubin.
Un chef-d'œuvre d'élégance ! Je viens à
l'instant d'acheter la troisième édition
du Figaro électrique. J'y découvre le
curieux et intéressant signifié Ignatius-
simus : « Une actrice du théâtre japa-
naise vient de découvrir un objet de la
plus haute valeur. C'est un éventail.
Quoique très vieux, ce merveilleux
instrument est parfaitement conservé ;
on y voit encore quelques peintures
mignardes. D'après les recherches des
archéologues attachés au musée des
galeries universelles, cet éventail
aurait appartenu à Thérèse, l'une des
plus émoussillantes chanteuses gri-
voises du siècle dernier. Le ministre
des arts féminins l'a acheté vingt-cinq
mille francs. »

28 octobre. — Les demi-mondaines
qu'il est coutume d'appeler maintenant
les frétillantes viennent de se réunir à
l'occasion de la grande fête des parfums
capitales. Salle comble. Magnifiques cos-
tumes. La séance était présidée par une
frétillante de la plus haute noblesse et
qui descend, paraît-il, d'une certaine
Léonie de Saint-Matrucon, laquelle fit les
délices de nos grands pères.
Un nouveau parfum inventé par la
chinoise Lou-Ty You a été adopté par
les sociétaires. On assure que ce par-
fum qui s'appelle la bromardine a la pro-
priété de rendre aux plus antiques dé-
bris humains une vigueur plus que ju-
venile.

30 octobre. — Grand bruit au Palais
ce matin. Il n'est question que de la Blonde
Béatrix Verveine. Cette frétillante qui,
le mois dernier, avait égaré de sa
propre main « douze » de ses amants, à
cause de leur subit refroidissement,
vient d'être acquittée, grâce au talent
vigoureux de la jeune avocate Lina
Bataille, l'un des plus acharnés adver-
saires de la Ligue anti-névroisiste. Deux
statues ont été immédiatement com-
mandées par le comité électoral galant
de la rue Cors-Pearl : la première re-
présentera Béatrix Verveine, en cos-
tume d'Ève, la seconde : la même dame,
tenant à la main la tête de son « dou-
zième » amant.

1er novembre. — Le Père-Lachaise est
plein, depuis hier. Le tombeau d'Héloïse
et d'Abeilar disparaît dans ses monta-
gnes de fleurs. Des milliers de comé-
diens se pressent aux abords de la
tombe de Sarah Bernhardt, laquelle a
été exhumée pour la circonstance. De-
bout, sur la pierre tombale, son sque-
lette regarde la foule ! Il est vêtu du
costume de Dona Sol ! Parmi les visi-
teurs, je remarque Victor Hugo, qui
vient d'entrer dans sa 131e année ; le
grand poète dépose une couronne sur
la tombe de l'illustre tragédienne. Non
loin de là, les jeunes élèves de l'école
poétique jouent la Marche funèbre sur
le caveau de Félicien Champsaur. Au
cimetière Montparnasse, le Club des
Dames Glantes visite les tombeaux de
Fanny Jackson et de Fanny Robert.

3 novembre. — Depuis hier, la robe
qu'on tolérât encore chez quelques
vieilles douairières du temps de M. Zola
vient d'être solennellement abolie. Plus

de robes. Cette décision n'est pas à re-
gretter, et je ne puis que féliciter le
ministre de la Garde-Robe et des Chif-
fons d'avoir fait droit aux réclamations
de tous. Miss Anna Belliney, la spiri-
tuelle chroniqueuse de la Gazette des
Frétillantes, publie, dans son feuilleton
d'aujourd'hui, un aperçu des modes
probables pour décembre prochain. Cha-
peaux d'Artagnan rouges à plumes noi-
res ou toques, Marguerite de Bourgogne
à boutons de diamants, casaque de ve-
lours violet ou à parements rouges et
boutons de cristal ; ceinture verte, soie
satin ou surah ? — Culotte de brocart rose
brodé, extrêmement collante, et bouton-
née au-dessus du genou. Bas de soie lie
de vin, semés d'étoiles ; souliers de drap
roses à boucles d'acier ; gants violets à
boutons d'améthyste. — Tel sera, paraît-
il, le costume le plus traic pour cet
hiver. Toutes nos frétillantes l'arborer-
ont sans doute à la première du concert
aérien et nocturne qui doit être donné
par la tracquoise demi-mondaine espa-
gnole Juana Bodico, sur la tour Saint-
Jacques-nu. D'après les dires du joyeux
Pirouette, chroniqueur du Sport bi-
quotidien, notre costume ne changera pas.
Nous conserverons le justaucorps noir,
la culotte bouffant et les bottes grises.
Quand donc se lèvera-t-il un nouveau
Brummel ?

10 novembre. — Le journal la Bavarde
qui paraît inopinément il y a pour
jour une fois de plus que le Figaro — vient,
paraît-il, de faire réimprimer sur papier
de Chine sa curieuse collection du
siècle dernier. Plus de trente mille
frétillantes se sont fait inscrire. On
croit fort que l'ignorance du tirage ne
journal expose dans sa salle d'attente,
une pantoufle ayant appartenu à la
baronne d'Angé. Cette pantoufle est
en or massif. C'est un des plus jolis bijoux
qu'on puisse admirer.

12 novembre. — Le phonographe Paris-
Melbourne a cessé de fonctionner. Le
Palais phonographique a été incendié
par Jenny Brown, l'ex-maîtresse en chef
du ministre des arts instantanés.

15 novembre. — Profitant hier du nou-
veau tramway aérien qui fait en douze
minutes le trajet de Paris à Lyon, je suis
allé visiter le musée des Corsets. Il a
été fondé par Léonard de Saint-Ouin,
fille de la baronne de Saint-Ouin, la
quelle fut contemporaine de Jenny Mer-
luchon. Le musée est absolument éblouis-
sant. Des trésors inouïs y sont amoncelés.
Entre autres, le corset d'homme offert
en 1884 à Elodie pour la rigidité relative
de ses formes, après 15 ans de services
dans le Royal-Cythere.

Plus loin j'ai pu admirer le corset de
Mme Jadic, la propre aïeule de la petite
Zizi-Judic des Bouffes-Néerlandais. Le
corset d'Isabelle la Catholique, en fer
forgé ; celui de Juliette Lamber, la cé-
lèbre fondatrice de l'Académie des Bas-
Bleus ; celui de Marie Colombier qui
nous a laissés si curieux documents sur
ses contemporaines. Je suis revenu
par le boulevard Aérien qui va de la
Croix-Rouge à Fourvières, et qui est
actuellement le rendez-vous de toute la
belle Société.

20 novembre. — La cité Bréda est en
révolution. — Grâce aux indiscrétions
d'un phonographe secret, les 27 amants
de Berthe de Bellejambe viennent de
s'apercevoir que cette légère enfant
les trompait avec plusieurs clowns des
Folies-Bergère. — Ils se sont immédia-
tement mis en grève. — La pauvre
Berthe est au désespoir. Elle parle de
se suicider. — Fasse le ciel qu'elle
abandonne cette funèbre idée et ses
amants irréguliers, lesquels n'ont d'autre
qualité que de crever chaque soir beau-
coup de cerceaux.

30 novembre. — La grande verandah
qui doit protéger Paris de la neige et de
la pluie est enfin posée. — Elle s'étend
à 1,000 mètres au-dessus de la colonne
Vendôme. De cette façon elle ne gêne
nullement la circulation des aérostats. —
La grande bataille de l'homme avec la
nature se continue. — Qui des deux
remportera la victoire ?

30 novembre. — Minuit. — J'ai enfin
été admis dans le boudoir de la jolie
Blanche de Bellini ! C'est une de nos
plus névrosées frétillantes ! Après avoir
dévoilé avec Lucie Billancourt qu'elle
avait épousée en premières noces, elle
s'est unie au poète Jean Saintinien. —
Elle est libre maintenant et je l'aime.
Dans une heure elle sera là ; elle est à
Rio de Janeiro depuis hier ; j'ai reçu sa
dépêche il y a quelques minutes.
« Chéri ! serai la pour dîner ! »

Quelle joie ! Quel délire ! Quand donc
arriveras-tu tramway du Brésil !...

30 novembre. — deux heures, matin. —
Blanchette est repartie pour Sang-Hai.
Pendant douze minutes elle m'a inondé
de ses voluptueuses caresses ; douze
minutes ! faut qu'elle m'aime beaucoup
pour m'avoir accordé douze minutes. —
Ah ! vraiment, je suis le plus heureux
des hommes.

« Telles, sont, madame, les notes qu'il
« m'a été permis de prendre durant mon
« court voyage à travers le ving-
« tième siècle. — Je vous les livre sans
« fard, et j'espère qu'elles vous amuse-
« ront car je les ai écrites çà et là sans
« le secours de Mme Olympe Andouard
« qui est spirituelle jusqu'au bout des
« ongles, sans même avoir recours à ce
« sublime et génial roublard qui s'ap-
« pelle le zouave Jacob. »

L. D'asco.

« Trop tard... »

« Jeanne, te souviens-tu de cette nuit si pure
« Où, tous deux enlacés, nous tenant par la
« main
« A travers les grands bois tout remplis de
« verdure
« Nous allions, effeuillant les roses du chemin.
« L'air était tiède et doux et dans ta chevelure
« La brise se jouait ; et je voyais ton sein
« Frissonner de desirs sous la blanche four-
«rure.
« Et je disais : « Veux-tu ? » — Tu répondis :
« « Demain ! »

Ah ! que n'as-tu cédé, dans cette heure
« envoiante,
« Où je t'eusses emportée en mes bras, frémissante,
« Au fond de quelque grotte aux parois de
« cristal !...

Aujourd'hui, je t'admire et te trouve jolie !...
« Mais je n'ai plus au cœur cette ardente folie
« Qu'un homme passionné... et je t'aimerai
« mal. »

KARL MUNTE.

TSENG LE FUMISTE

Le sieur Tseng qui n'est pas plus
marquis que moi quoiqu'il ait quelques
boutons de cristal de plus, doit nous
trouver bien naïfs et se gausser de nous

d'une étrange façon. Ce mandarin à
dalmatique brodée nous fait avaler les
bourdes les plus colossales, sans que
nous songions à l'apostropher comme
il le mérite. Quelques journaux pous-
sent l'audace à le représenter dans des
situations comiques et c'est tout. Il me
semble qu'on pourrait agir autrement
avec un gaillard de cet acabit. M. Tseng
quelque bouhiste qu'il soit a du sang
fumiste dans les veines et du meilleur.
De concert avec quelques journalistes
p-chutt ux et aristocratiques, il nous
lance quotidiennement à la tête les bil-
levésées les plus exorbitantes.

Nous avalons tout, candides moutons
que nous sommes, pendant que ce pa-
nurge aux sourcils peints à l'encre de
chine continue sans entrave sa comédie
de plus en plus grotesque !

Et la presse de s'écrier : Quand donc
sera résolue cette fameuse question
tonquinoise. Les plus éclairés y perdent
leur latin. Tseng n'y perdra jamais son
chinois je vous le jure. Tseng est un
inam et quoique célestial, il connaît
son affaire.
Tseng veut nous coiffer d'une façon
pérvivienne.

Que ce paillasse aille donc danser
ses gigue au fond du Ciel-Ste Empire.
Qu'il fasse des genuflexions devant le
fils du Soleil, mais qu'il ne vienne pas
se fiche de nous dans notre pays. Il
faut que le peuple français soit de bonne
composition pour tolérer les grimaces
de ce magot sur son territoire.

Lorsqu'un coquin étranger vient faire
du bruit chez nous, nous avons l'excel-
lente coutume de le reconduire à la
frontière. Nous sommes très courts ;
par rapport au sieur Tseng, mandarin à
boutons de cristal !
Que deux gendarmes s'emparent de
la queue de ce chinois trop bruyant et
trop barbaquement farceur et qu'on
le reconduise sinon au pays des Pagodes,
du moins au delà de nos frontières.

Je trouve que les bottes des di-
gendarmes pourraient même au besoin lui
donner un échantillon de leur élasti-
cité. M. Tseng et la bande des plume-
tifs qu'il bombarde de ses petites atten-
tions veut une chose. Qu'on cesse la
campagne du Tonkin. Mali s'val Nous
nous sommes emparés de Pékin sans
trop de difficulté il y a quelques années
je crois que Canton ne résisterait pas
long emps aux dragées de notre flot-
te.

Si nous voulons persister dans cette
campagne vous aurez beau faire à Tseng !
Vous êtes fort roublard et cela a dû
vous valoir bien des dragons verts, des
crocodiles d'or et des globules d'argent,
mais vous finirez par trouver plus fort
que vous.
Il est temps qu'on impose silence à
ce bateleur qui profite de ses habits
étranges et de la couleur safranée de
sa face simiesque pour se moquer de
nous héroïquement.

ALMANACH DE LA BAVARDE

C'est le 1er décembre irrévocablement
que paraît cet Almanach étrange.
Le succès sera colossal. Les adhés-
sions s'élèvent déjà à 25,000.
On rira !
Les dessins seront dus à la plume
d'un artiste de haute valeur.
Prière aux personnes qui veulent
posséder ce curieux Almanach de nous
envoyer un bon de poste de 1 fr. On peut
se procurer ces bons contre 05 c. dans
tous les bureaux de poste.

L'AMOUR EN BOUTIQUE

L'amour a toujours été une marchan-
dise, en ce siècle où tout est trafic et
commerce, c'est presque une denrée, il
a cela de commun avec le lard d'Améri-
que à la trichine.

L'amour se vend plus ou moins cher,
mais il se vend ; lorsqu'un besoin nous
veut goûter de cette friandise-là, il n'a
qu'à serrer sa ceinture. Quand un mal-
heureux tend la main à une jolie fille,
elle répond : j'ai déjà donné à votre
frère ! — Certes, je n'ai pas la préten-
tion de changer tout cela, fût-ce d'un iota !

ma plume serait une arme piteuse con-
traire ce gigantesque moulin à vent qu'on
nomme la bêtise humaine. — Je serais un
triste don Quichotte de morale. Mes an-
tithèses seraient balayées par le vent ; j'en
resterais pour mes frais d'éloquence. J'ai-
me mieux me taire. Il y a quelque chose de
plus puissant que l'argent si puissant :
C'est l'amour. On combat l'un par l'autre.
C'est la loi, nul ne peut en échapper à
cet étrange mal qui nous affoie. Il
jette sa poudre de rut dans tous les
yeux et roule la machine humaine !
Notre char galoppe vers Cythère, em-
porté par un quidrange de nymphes his-
toriques ; le char est conduit par un
satyre ; ce n'est pas moi qui l'enraye,
quelque flamboyant que soient mes
arguments. Que les Phryniens dansent
dans leurs farandoles troublantes ;
qu'elles nous éblouissent de leur audace ;
que Danaé prenne des bains d'or, que
les jaretières de Musette aient des bu-
cles de diamants ! Qu'on vende l'amour !
qu'il soit la plus chère marchandise des
halles que des femmes le crient le soir
au coin des rues comme d'autres y
crient le poisson le matin. Je m'en mo-
que ! Je ne veux pas parler de l'amour
en plein vent, mais bien de l'amour en
boutique.

Si, comme l'a dit Balzac, la vertu est
la politesse des âmes, l'amour doit en
être le champignon vénéneux. C'est un
cryptogame qui pousse partout, dans le
grenier et dans les boudoirs, où qu'on
aille ; il est dans un palais, dans les rues,
dans les hutes, dans les égouts. C'est le
vagabond suprême ; il niche partout,
quelquefois même dans l'alcôve des
courtisanes. Combien peu dans Paris
connaissent les portes équivocales
arborescentes énormes réverbères numé-
rotés ; flamboyants rebus du langage
chiffré. Ces numéros veulent dire : Ici
l'on vend l'amour en gros et en détail.
Ce n'est pas de ces boutiques-là qu'il
s'agit. Celles dont je parle sont groupées
dans les environs du Palais-Royal et
dans les passages. La galerie Vivienne
et la rue Vivienne se souviennent en-
core du dernier scandale ; elles abho-
rent le bruit des voitures et le fra-
cas des tramways ; le tintamarre des rues
les dépouillerait de leur solennité
mystique ; elles vont se calmer au fond
des galeries calmes et se pelotonnent
en leur recueillement silencieux comme
dans un nid de ouate ; la paix plane sur
ces oasis étranges entre les cieus vitrés
et les dalles sonores qui reflètent mo-
mentanément le pas des promeneurs.
Paris cache ses goîtres avec des bijoux
il met des dorures sur ses torchis ab-
jects. Les boutiques d'amour ont des
masques de chiffons ; ce sont des goules
déguisées en femmes honnêtes. Leurs
parquets sont pleins de fange, mais on
met des tapis sur les parquets, et les
visiteurs marchent sur les tapis.

Il y a ici des vieilles dames extrême-
ment mûres qui vendent de la volupté
à tant le kilo avec le dernier livre de
Barbey d'Aurevilly. Elles ont Henry
Greville pour les jeunes filles des Or-
seaux, mais elles ont aussi Gaman, ce
chef-d'œuvre de lubricité exorbitante,
on propose Brantôme avec un clin d'œil
et l'on termine les négociations avec
Bocace et l'Arétin. Il y a des étagères
qui craquent sous le faix des livres mo-
raux et des tiroirs pleins de photogra-
phies obscènes pour réveiller les céla-
dons endormis. Quand on vend de la
littérature, on peut vendre bien d'autres
choses ; il y a des ards auxquels on
peut mettre autant de cordes qu'on veut
et dont on fait des lyres érotiques.

Les boutiques d'amour sont coquettes,
élégantes, fardées comme des petites
maîtresses. Elles exhalent un intime
atmosphère de femmes qui grise. Au
milieu d'un salon orné de glaces, se
dressent trois ou quatre supports de
palissandre surmontés de chapeaux à
grandes plumes ; quelquefois un rideau
d'étrier la vitre ; çà et là des chaises
sévères et des fleurs rigides : c'est l'an-
tichambre. Plus loin s'ouvre une porte
à demi voilée ; pas de grands rideaux
verts ; au fond s'aperçoit un autre salon
éclairé par une lampe mystérieuse ; des
femmes vont et viennent, caquetent,
écrivent ; sont les petites marchandes.
Là, les meubles ne sont plus les mêmes ;
canapés-divans, fauteuils ; la première
pièce dit : shoking ! la seconde dit : tu
veux, mon chéri ! Il faut que les clients
puissent faire la sieste en concluant un
marché.

Qu'y voit venir des messieurs cor-
rects aux allures très nobles, de vieux
gentlemen décorés ; ils entrent avec
une physionomie, ils sont avec une
autre. Lorsqu'ils s'en vont, une dame
aux yeux très éraillés, aux lèvres mer-
veilleuses, mais très bien peintes, vient les
reconduire : vous reviendrez, monsieur,

nous ne vendons pas que de la blonde ;
nous tenons aussi les blondes et les
brunes.
Ces cinq lettres MODES prennent un
caractère étrange au front de ces éta-
blissements interlopes ; quedes mystères
sont biffés dans ces paradis de tille
perlé Que de vieilles perluques à che-
val sur la vertu viennent s'y faire désar-
çonner et en sortent les blasons pleins
de fil blanc avec souvent une perle de
moins à leur couronne !

Modas, cela s'écrit en anglaise fioritu-
rée. Quel étrange anagramme, à une
lettre près, les magasins où les pas sont
étouffés, où toutes les dentelles ont une
allure libertine, ont quelque chose de
mystérieux.
Il y avait déjà des modistes qui ven-
daient de l'amour avec du point d'Ale-
çon sous la régence. Le cardinal Dubois
était un ogre, qui croquait beaucoup
de vierges, et la fine moustache du
petit duc Armand cachait des dents de
châcal. Autres temps, mêmes mœurs.
Il est une autre enseigne très bavarde :
Ganterie. Ganterie, c'est presque gan-
terie, on passe au salon d'essayage.
On fait pleuvoir la poudre dans le sué-
de et de jolies dames vous habillent à
la main, en vous demandant de les déshabiller. M. Caro qui est philosophe pou-
vait approfondir cela. Une paire de
gants coûte dix francs ; pour deux louis
on a par dessus le marché la dame qui
vous l'a vendue. Ce n'est pas cher, et
c'est moral. Puisqu'on flétrit les rôdeuses
du boulevard, il faut bien mettre des
bank-notes sous les petits pieds des
cambrioleuses d'opérette. L'opérette
Sterner ! Dieu que nous sommes loin de
Sterne et de ses gants.
La parfumeuse complète le quatuor.
Les essences font tourner les têtes —
Hippocrate l'assure, on brûle des par-
fums dans les Edens. Il n'y a pas de
fumée sans feu, pas de pastilles de sé-
rail sans hauris. Rien ne repose
l'homme aux amoureuses causeries
comme une pluie d'apponax. L'appon-
ax pour la femme ardente, l'y-lang-
y-lang pour la blonde sentimentale, l'iris
pour la rousse. Comment ne pas dire
un madrigal en achetant des savons à
la violette ou des sachets d'héliotrope.
Les parfumeuses sont des cydalises.
Le moyen de résister aux caillottes
d'une demoiselle dont le corsage nous
jette au nez des torrents d'encens ?
Gratidie la maîtresse d'Horace était par-
fumeuse et quelque peu entremetteuse.
Il faut croire que les mauvaises odeurs
font les mauvaises mœurs.
Ici l'amour se cache dans un flacon de
Bally ; là-bas dans un gant de chevreau ;
ailleurs dans une toque de l'entre ou
dans un bouquin érotique édité par
Kistemackers. Mais c'est toujours le
même petit bonhomme, très poli, mais
caillote en diable, sous le soleil rien de
nouveau. Le soleil est toujours la pièce
d'or ; de cat, rouble ou louis.

Le commerce de l'amour est de ceux
qu'on ne peut entraver. Cupidon et
Mer ure sont de vieilles connaissances.
Tu les vends à Bullier ; je les vends
à l'Élysée-Moutmartre ; je l'offre dans
une porte ; tu le dérites derrière un
complot. Quel mal ? Ainsi peuvent par-
ler les naïfs qui ne savent pas ce qu'il y
est une chose certaine. Une fille hon-
nête et qui veut rester telle ne va pas
frapper à la porte de l'As de Pique.
Elle peut aller offrir son aiguille de
modiste dans un des bouges embaumés
qui font l'ornement de nos passages.
Une ingénue se présente, chez telle
gantière ; elle est jeune, gentille ; elle
l'accepte. Peut-être ignore-t-elle le
mal, ou n'a-t-elle nullement envie d'en
avoir. Elle sera la maîtresse d'un vicomte
sportsman et riche ou d'un vieux dé-
bauché qui fera de son honneur un feu
de paille. On lui donnera des bijoux, des
chiffons. Peut-être se réjouira-t-elle de
cette aventure. La perversité est si
prompte à germer dans un cœur fémi-
nin. Mais l'out-elle cherché elle-même
cette aventure.

Les Boutiques d'amour sont une des
plus ignobles lèpres de Paris, elles
constituent un danger permanent que
beaucoup ignorent, un danger incessant
pour nos sœurs et nos filles. Il est temps
qu'on les balaye. La police n'est pas
aveugle, je pense ; alors quelle déléga-
tion ces débris de la vie galante qui
galerie Vivienne ou autre part. Je ne
suis pas pour les demi-mesures. Il faut
non seulement éradiquer la mauvaie
laquelle elle croissait.

« Sans le secours de Mme Olympe
« Andouard qui est spirituelle jusqu'au bout
« des ongles, sans les lumières du
« zouave Jacob que je considère comme
« l'un des plus remarquables roublards
« qui soient, j'ai pu, mettant l'œil au
« kaleïdoscope de l'avenir, jeter un coup
« d'œil anticipé sur l'année 1930. — Je
« suis heureux de servir cette petite
« primeur à mes lectrices. »

25 octobre. Il est huit heures du matin.
Déjà les ballons à vapeur sillonnent
l'espace. J'ai vu passer, il y a quelques
minutes, l'esquif aérien de la célèbre
mondaine Bénédicte de Saint-Lubin.
Un chef-d'œuvre d'élégance ! Je viens à
l'instant d'acheter la troisième édition
du Figaro électrique. J'y découvre le
curieux et intéressant signifié Ignatius-
simus : « Une actrice du théâtre japa-
naise vient de découvrir un objet de la
plus haute valeur. C'est un éventail.
Quoique très vieux, ce merveilleux
instrument est parfaitement conservé ;
on y voit encore quelques peintures
mignardes. D'après les recherches des
archéologues attachés au musée des
galeries universelles, cet éventail
aurait appartenu à Thérèse, l'une des
plus émoussillantes chanteuses gri-
voises du siècle dernier. Le ministre
des arts féminins l'a acheté vingt-cinq
mille francs. »

28 octobre. — Les demi-mondaines
qu'il est coutume d'appeler maintenant
les frétillantes viennent de se réunir à
l'occasion de la grande fête des parfums
capitales. Salle comble. Magnifiques cos-
tumes. La séance était présidée par une
frétillante de la plus haute noblesse et
qui descend, paraît-il, d'une certaine
Léonie de Saint-Matrucon, laquelle fit les
délices de nos grands pères.
Un nouveau parfum inventé par la
chinoise Lou-Ty You a été adopté par
les sociétaires. On assure que ce par-
fum qui s'appelle la bromardine a la pro-
priété de rendre aux plus antiques dé-
bris humains une vigueur plus que ju-
venile.

30 octobre. — Grand bruit au Palais
ce matin. Il n'est question que de la Blonde
Béatrix Verveine. Cette frétillante qui,
le mois dernier, avait égaré de sa
propre main « douze » de ses amants, à
cause de leur subit refroidissement,
vient d'être acquittée, grâce au talent
vigoureux de la jeune avocate Lina
Bataille, l'un des plus acharnés adver-
saires de la Ligue anti-névroisiste. Deux
statues ont été immédiatement com-
mandées par le comité électoral galant
de la rue Cors-Pearl : la première re-
présentera Béatrix Verveine, en cos-
tume d'Ève, la seconde : la même dame,
tenant à la main la tête de son « dou-
zième » amant.

1er novembre. — Le Père-Lachaise est
plein, depuis hier. Le tombeau d'Héloïse
et d'Abeilar disparaît dans ses monta-
gnes de fleurs. Des milliers de comé-
diens se pressent aux abords de la
tombe de Sarah Bernhardt, laquelle a
été exhumée pour la circonstance. De-
bout, sur la pierre tombale, son sque-
lette regarde la foule ! Il est vêtu du
costume de Dona Sol ! Parmi les visi-
teurs, je remarque Victor Hugo, qui
vient d'entrer dans sa 131e année ; le
grand poète dépose une couronne sur
la tombe de l'illustre tragédienne. Non
loin de là, les jeunes élèves de l'école
poétique jouent la Marche funèbre sur
le caveau de Félicien Champsaur. Au
cimetière Montparnasse, le Club des
Dames Glantes visite les tombeaux de
Fanny Jackson et de Fanny Robert.

3 novembre. — Depuis hier, la robe
qu'on tolérât encore chez quelques
vieilles douairières du temps de M. Zola
vient d'être solennellement abolie. Plus





